

En septembre 1926, mes parents (Louise et Joseph "Zé" Alerini) déménagent pour aller habiter à La Seyne, où ils ont acheté une épicerie sur la place de la Lune. Je me souviens très vaguement de l'appartement où nous habitions, derrière l'épicerie. Pour aller du commerce à l'appartement, qui devait se composer de trois ou quatre pièces, il fallait passer par le corridor qui desservait l'escalier de l'immeuble ; c'est là que ma mère laissait la poussette dans laquelle je faisais mes siestes de bébé, ce qui lui permettait de me surveiller facilement. M. Maingonat, un représentant de commerce qui passait à l'épicerie toutes les semaines, entrait toujours dans le magasin en disant à ma mère : « encore y dort ? ». Ce jeu de mots facile a été répété si souvent au cours de réunions de famille que j'ai l'impression de l'avoir entendu moi-même.

Le couloir aboutissait à une courette où ma mère m'installait, lorsque le temps s'y prêtait, sur ma chaise haute repliée en forme de table. Il suffisait qu'elle me donne un peu de farine et de l'eau et je restais là, bien tranquille, à "pâtisser" pendant des heures. Ma grand-mère me surveillait, relayée parfois par Mademoiselle Tordo, une vieille fille qui avait son appartement au-dessus de l'épicerie et me voyait par sa fenêtre. Ce petit immeuble au n° 39 de la rue Camille Pelletan (la rue qui longe le côté au sud de la place) a été entièrement rénové en 2006. Il ne me reste que quelques images très confuses de cette cour et du commerce lui-même, car mes parents n'y ont habité que trois ans. En revanche, j'ai un souvenir « physique » de cette période : le petit doigt de ma main gauche est plus court d'un bon centimètre que celui de ma main droite. Explication de cette anomalie qui, curieusement, n'a jamais été mentionnée comme « signe particulier » sur les divers papiers d'identité me concernant : à cette époque — j'avais six mois — on ne trouvait dans les épiceries que du café en grains, livré en vrac dans des sacs de jute. Toutes les épiceries étaient équipées, outre l'importante l'importante râpe à fromage à manivelle, d'un gros moulin à café à engrenages apparents fixé sur le comptoir. Certaines clientes se faisaient moudre leur café, soit parce qu'elles n'avaient pas de moulin chez elles, soit parce que ça leur donnait un peu plus de temps pour la « blaguettes » avec l'épicière ou avec les autres clientes (d'autant plus que le café moulu sur place était vendu au même prix que celui en grains.) Donc, un jour, ma mère était en train de moudre du café, en me tenant dans ses bras. Sans doute intrigué par le mouvement de la manivelle, j'ai avancé la main et... crac... le bout de mon petit doigt gauche est resté dans l'engrenage. Bien sûr, je ne m'en souviens pas, mais la scène a été racontée si souvent : le bébé hurlant, le sang qui coulait, les clientes affolées... Seule ma mère, avec son expérience d'infirmière, a gardé son calme et a efficacement réagi : désinfection, pansement et gros câlin pour calmer mes pleurs...

(...) Un autre jour, alors que je n'avais pas encore appris à marcher, j'ai franchi à quatre pattes le seuil de la porte de l'épicerie pendant que ma mère servait une cliente. Personne ne m'a vu sortir, j'ai traversé le trottoir, et me suis retrouvé dans le ruisseau, juste devant les sabots du gros percheron de la charrette d'un fournisseur, qui venait de s'arrêter devant l'épicerie. Si le cheval avait simplement piaffé, il m'écrasait le crâne. Il paraît que j'étais là, tout calme et ne bougeant plus, fasciné par la grosse bête au-dessus de moi.

Vers mes 18-20 mois, j'étais plutôt chétif et je ne prenais pas de poids. À cette époque, ma mère avait engagé une petite bonne de 15-16 ans (qu'on appellerait maintenant une baby-sitter) pour s'occuper de moi au moment des repas, c'est-à-dire en fin de matinée, aux heures où il y avait le plus de clientes dans l'épicerie. Ma mère ne comprenait pas pourquoi je ne grossissais pas, d'autant plus que la petite

lui assurait que je mangeais bien. Un jour, prise de doute, ma mère alla silencieusement jeter un coup d'œil par la porte de la cuisine et n'en crut pas ses yeux : la petite bonne disait bien fort « ammm... » et c'est elle qui enfournait dans sa bouche la cuillère de bouillie ou de purée qui m'était destinée. Et moi, pendant ce temps, tout heureux d'échapper à la corvée, je m'amusais avec les boules colorées de ma chaise haute. La scène qui suivit fut plutôt orageuse et la bonne fut mise immédiatement à la porte. Ma cousine Maguy viendra s'occuper de moi pendant quelque temps, jusqu'à ce que ma mère trouve une remplaçante.

Vers la fin de 1928, juste après la mort de ma grand-mère (dont je ne me souviens pas) mes parents achètent un autre commerce, le bar-restaurant « Le Provençal » situé tout près de l'épicerie. Mon père, qui a donné sa démission aux chantiers, s'occupe du bar ; ma mère reste à l'épicerie. Elle a embauché, pour me garder, une autre jeune fille d'une quinzaine d'années, Juliette Coda, dont je reparlerai beaucoup plus loin dans ce récit. Pendant plusieurs mois, mes parents vont ainsi avoir les deux commerces. Ma mère, aidée par Maria, la compagne de mon oncle François et par Maguy, la fille de celui-ci, prépare le soir certains plats pour le lendemain.

Moi, je vais maintenant à l'école maternelle François Durand. Je fais les trajets à pied, accompagné par Maria ou Juliette (qui va bientôt nous quitter pour se marier), ou à vélo avec ma cousine Maguy. Je n'ai pratiquement aucun souvenir de cette vie scolaire, mais je me rappelle très bien la disposition des locaux du « Provençal » : le bar, situé à l'entrée, avec le comptoir à gauche de la porte, était séparé de la grande salle du restaurant par une cloison vitrée, avec vitres martelées de couleur. Je revois bien la longue salle avec un passage central et les tables de part et d'autre. Au fond, la cuisine où officiaient ma mère et Maria. En revanche, je ne me souviens pas de la chambre où je couchais avec mes parents, au premier étage, au-dessus du restaurant. Il y avait aussi cinq ou six chambres meublées louées à des ouvriers des chantiers, immigrés pour la plupart. Parmi eux, un Serbe nommé Guergueli, à qui je devais rappeler un des enfants qu'il avait été obligé de laisser dans son pays. Il m'emmenait souvent promener sur la place de la Lune et me payait quelquefois un genre de gros caramel dur, appelé "Gros Papa", que vendait Sénégal, un marchand de confiseries ambulante, dont la petite charrette à bras était bien connue à La Seyne. C'est également sur la longue bande cimentée qui longeait cette place que j'ai utilisé mes premiers "moyens de transport" : le tricycle, puis la trottinette, puis le petit vélo avec ses roues stabilisatrices.

Tous les jours de la semaine, la salle de restaurant faisait le plein pour le repas de midi, car les ouvriers des chantiers aimaient la cuisine familiale et bon marché de ma mère, à qui Maria, après ma grand-mère, avait enseigné les recettes provençales ou italiennes. Tous les midis, on servait une centaine de couverts, ce qui était assez remarquable. Le soir, c'était plus calme, seulement une vingtaine, pensionnaires compris. Le dimanche, de nombreux ouvriers des chantiers venaient déjeuner avec leur famille, car il n'y avait pas de jour de fermeture. L'exploitation des deux commerces était vraiment très fatigante pour mes parents. Comme les revenus du restaurant étaient largement suffisants pour leur permettre de bien vivre, ils revendent rapidement l'épicerie à la société « Le Bon Lait ».

(...) Souvent, à la fin de nos repas familiaux — c'était alors une tradition dans beaucoup de familles — mon père, qui avait une jolie voix, interprétait volontiers quelques morceaux de son répertoire. Sa

chanson préférée, qu'il avait ramenée du front (auteur anonyme) s'appelait « Les fleurs de Nieuport », et se chantait sur l'air du « Temps des cerises ». En voici les paroles, que j'ai retenues pour les avoir entendues des centaines de fois :

*J'ai cueilli pour toi, proches ma tranchée,  
De jolies fleurs bleues, myosotis d'amour,  
Qu'avril fait renaître.*

*En te les offrant, je vois apparaître  
La jolie couleur de tes yeux si doux.*

*J'ai cueilli pour toi, proches ma tranchée,  
De jolies fleurs bleues, myosotis d'amour.*

*Puis au mois de mai, ô ma tendre amie,  
J'ai voulu t'offrir du muguet tout blanc  
Cueilli dans les Flandres.*

*C'est vers Lombarzil, où depuis novembre,  
Nous luttons pour tous, alertes et confiants.*

*Puis au mois de mai, ô ma tendre amie,  
J'ai voulu t'offrir du muguet tout blanc.*

*Si je vois juillet baigné de lumière,  
Mon envoi sera de coquelicots  
Aux rouges pétales.  
Ces fleurs de Nieuport cueillies sous les balles  
Sont teintées du sang de tous nos héros.*

*Si je vois juillet baigné de lumière,  
Mon envoi sera de coquelicots.*

*Et toutes ces fleurs aux couleurs de France*

*Feront un bouquet, souvenir très pieux,  
Si la mort brutale  
M'emportait un jour dans une rafale  
En fermant les yeux, je penserais à toi.  
Et toutes ces fleurs aux couleurs de France  
Feront un bouquet, souvenir très pieux.*

Au restaurant, il lui arrivait aussi de pousser la chansonnette. Outre les « Fleurs de Nieuport », il entonnait alors deux autres de ses "succès" : « *Viva Mussolini* », une chanson satirique sur le dictateur fasciste de l'Italie que chantait le marseillais Alibert et « *Fadoli l'estama* », chanson en dialecte franco-piémontais, sur l'air de la « Violettera ». Ma mère avait aussi une jolie voix, mais ne chantait jamais en public. C'est seulement en famille qu'elle interprétait deux chansons ramenées de son Berry natal.

Les dimanches, les jeudis, et pendant toutes les vacances scolaires, on m'autorisait à aider pour la préparation des tables du restaurant. Par précaution, on ne me confiait ni les assiettes, ni les verres, mais seulement les couverts. Je faisais aussi quelquefois le serveur, apportant le pain, les salières, enfin des choses ne risquant pas de se renverser. J'étais chouchouté par les clients, qui aimaient me faire chanter ; je montais alors sur une table et j'entonnais, non pas des chansons enfantines, mais des airs à la mode. (par exemple : « À Toulon », ou « Les gars de la marine ») dont je connaissais bien les paroles. Mon petit cousin Charlie, qui n'avait pas trois ans, chantait aussi « Les gars de la marine », mais il faisait s'esclaffer tous ses auditeurs lorsque, au lieu de dire : « quand une fille les chagrine, ils se consolent avec la mer », il disait : « ils se consolent avec la main ». Bien évidemment, ni lui ni moi ne savions pourquoi les gens riaient si fort... De nombreuses années s'écouleront avant que je comprenne ! Lorsqu'un client fêtait un anniversaire, j'accourais avec mon verre dès que j'entendais le bruit du bouchon de champagne — probablement du mousseux, d'ailleurs — et je m'en faisais servir un doigt pour trinquer. Mais ma boisson préférée restait le « Gambetta-limonade ». Le soir, je n'étais pas toujours d'accord pour monter me coucher seul, et il m'arrivait souvent de m'endormir allongé sur deux chaises dans le restaurant. Mon père devait me porter dans mon lit. C'est une des choses dont je me souviens bien, de même que la joie « d'étrenner sa barbe » lorsqu'il était fraîchement rasé...

En général ce qui m'a le plus profondément marqué, et c'est normal, ce sont plutôt des événements désagréables :

— Mon effroi lorsqu'un jour, en revenant de l'école avec Maria, nous avons croisé un « homme noir ». Était-ce tout simplement un ouvrier avec le visage maculé, un ramoneur peut-être, ou bien un Africain (on disait alors un nègre) ? Je ne m'en souviens pas. Mais ce que je sais, c'est que j'ai fait des cauchemars pendant plusieurs nuits.

— Ma première séance de cinéma, à La Seyne, avec mes parents. J'avais environ quatre ans et le sujet du film « l'agonie du sous-marin » dont l'action se déroulait pendant la Grande Guerre, ne convenait sûrement pas à un tout jeune enfant. Je me suis caché dans les bras de ma mère, et j'ai encore fait des cauchemars.

— Le lancement d'un bateau (un paquebot ?) aux chantiers. Certains spectateurs, se trouvant trop près de la cale de lancement, avaient été copieusement mouillés par le ressac au moment où la coque avait pénétré dans l'eau, et j'avais été effrayé par leurs cris.

J'ai en revanche, d'autres souvenirs plus agréables : les voyages jusqu'à Toulon avec le bateau à vapeur dont on pouvait voir la machine lorsque le panneau était ouvert, ou avec le tramway, qui entrait dans Toulon en passant sous la porte Castigneau, un vestige de l'ancienne enceinte fortifiée de la ville. (il y avait aussi la porte Notre-Dame à l'autre bout de Toulon, vers la place Noël Blache actuelle)

Mes parents ont vendu leur bar-restaurant au printemps de 1931, en gardant toutefois l'usage de leur chambre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un autre commerce à acheter.